





**Valérie Amiraux** est professeure de sociologie à l'Université de Montréal. L'ethnographie occupe une place de choix dans toutes ses enquêtes : observer les gens, les écouter, les suivre. Valérie aimerait que tout le monde sache à quel point la sociologie aide à comprendre une foule de choses sur soi-même, sur les autres, sur les liens qui nous rattachent au monde. Entre deux pas de flamenco ou poses de yoga, elle dévore des BD. Voilà pourquoi elle est si emballée de codiriger cette nouvelle collection.



**Alexandra Dion-Fortin** a baigné dans le milieu de l'architecture; elle nage désormais entre de multiples projets artistiques comme illustratrice, bédéiste, designer architecturale, autrice et parfois poétesse. Un peu tannée des pigeons et du béton montréalais, elle se remplit maintenant les yeux de vastes horizons et de fous de Bassan. Comme eux, elle aime plonger dans le fleuve Saint-Laurent.

[www.alexandradionfortin.com](http://www.alexandradionfortin.com)

# Enquêter sur l'invisible

Valérie Amiraux

« [...] car les règles de conduite dans les rues, les parcs, les restaurants, les théâtres, les magasins, les salons de danse et les salles de réunion, et tous les lieux de rassemblement, dans quelque communauté que ce soit, nous apprennent beaucoup sur les formes les plus diffuses de l'organisation sociale<sup>1</sup>. »

Projetez-vous face à un parc public, dans une grande ville. C'est l'été, en fin d'après-midi. Il fait chaud, lourd, même. L'ombre est très prisée. Les heures passent et, à mesure que la journée s'étire, une foule de gens traversent la pelouse, s'y croisent, s'y posent. Certaines personnes sont seules, d'autres en couple ou en groupes plus ou moins grands. Dans l'indifférence et l'anonymat des grandes villes ou dans le plaisir de se retrouver pour se détendre, des femmes, des hommes, des jeunes, des moins jeunes, d'origines ethniques, raciales et culturelles variées, s'affairent à une multitude d'activités plus ou moins lisibles de là où vous vous tenez. Si l'on vous demandait de décrire ce que vous voyez, cela ne donnerait pas grand-chose. L'herbe, inégalement jaunie par endroits, trahit les meilleurs « spots », ceux qu'il faut s'assurer d'occuper en fonction du moment de la journée, de ce qu'on prévoit de faire — fumer, dormir, jouer aux cartes, discuter, pique-niquer, *chiller*, se cajoler —, et de la compagnie avec laquelle on planifie de se tenir.

Vous vous trouvez toujours de l'autre côté de la rue, hors de la scène, mais suffisamment proche pour la voir avec précision. Vous n'en faites pas vraiment partie, mais vous pourriez. C'est d'ailleurs le premier élément qui vous rapproche des chercheurs et chercheuses en sciences sociales qui, comme vous en cet instant, observent le monde autour d'eux. Après quelques minutes à contempler le spectacle de façon panoramique, vos yeux se posent sur certaines personnes, sur quelques scènes en particulier : ici, de jeunes gens allongés, entremêlés, balayent nonchalamment l'herbe de leurs mains ; en contre-bas, des femmes forment spontanément un

---

<sup>1</sup> Erving Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*. 2013 [1963]. Paris, Economica, p. 6.

regroupement devant un bosquet de buissons en regardant autour d'elles. Plus loin, dans le jour qui décline, une jeune fille relève la capuche de son *hoodie* alors qu'il fait encore chaud et quitte le parc avec une démarche étrangement chaloupée; des garçons l'interpellent de loin sans qu'elle ne leur accorde plus d'attention.

Que peut-il y avoir d'instructif à prêter attention à ces choses a priori sans intérêt, ordinaires voire anecdotiques? Observer ce que font nos semblables dans les espaces publics des villes est historiquement une vraie lubie des sociologues, des géographes, des anthropologues et des spécialistes en études urbaines, pour ne citer que quelques-unes des disciplines dont sont issus celles et ceux qui ont contribué à cet ouvrage. Infiniment riches, les coins de rue, les trottoirs, les places publiques ont nourri des ouvrages-monuments — pensons à ceux de Jane Jacobs (1961), d'Erving Goffman (1963), de « Mitch » Duneier (1999) ou encore d'Elijah Anderson (2011). Quelle que soit la ligne théorique ou la discipline, ces textes reposent sur des descriptions minutieuses de faits, de situations, de déplacements, de postures récurrentes observés sur des plages de temps variables. À partir de ce matériau empirique relevé avec précision, penser l'espace public et ses agencements devient possible.

Mais pour comprendre les espaces publics, enquêter sur le visible ne suffit pas. Il faut également observer ce qui ne se voit pas, ce qui est tu, ce qui n'est pas toujours conscient, mais qui charpente les rapports humains. Dans un livre qui a fait date, l'américain Charles Wright Mills explique à quel point l'imagination sociologique est une qualité essentielle pour qui aspire à comprendre la dimension sociale des faits (Mills, 1959). Elle nous conduit, nous qui observons les autres pour tenter de comprendre ce qui nous lie socialement, à nous représenter le point de rencontre entre ce qui arrive à ces individus — Mills parle d'épreuves personnelles (*troubles* en anglais) —, et ce qui se joue à plus grande échelle, ce qu'il appelle des enjeux (*issues* en anglais). La proposition n'a l'air de rien, présentée comme ça, en quelques mots. Elle est pourtant particulièrement puissante. Elle parvient à réconcilier, dans l'analyse sociologique, les dimensions biographiques des personnes et les grands bouleversements historiques dans lesquels elles sont prises. L'imagination sociologique est indissociable de l'attachement de Mills au travail de terrain et aux méthodologies qui l'encadrent. Pour la développer, il faut, comme lui, suivre des protocoles précis, élaborer des outils, des méthodes, des cadres théoriques rigoureux qui laisseront le moins d'aspects possible dans nos angles morts.

De 2017 à 2023, nous avons modestement suivi les traces de ces auteurs et autrices, à Montréal, Hanoi, Mexico et Paris dans le cadre d'un laboratoire vivant, TRYSPACES<sup>2</sup>, un projet réunissant une équipe de chercheurs, chercheuses, étudiants et étudiantes interdisciplinaires, d'artistes multimédias, de personnes professionnelles de la ville et d'adolescents et adolescentes autour de méthodologies de recherche participative. La question qui nous réunissait était de savoir comment, dans ces quatre villes, les jeunes utilisaient les espaces publics, physiques et virtuels, et pourquoi ces usages étaient souvent perçus — du moins dans les discours politiques et médiatiques — comme une transgression ou une manière de repousser les limites imposées par les normes sociales. Et pour appréhender cette question, nous nous sommes demandé si les épreuves personnelles des jeunes, pour reprendre les termes de Mills, modifiaient quelque chose à l'appréhension de grands enjeux sociaux comme la régulation, la gouvernance ou l'accessibilité des espaces publics.

En fait, avant de partir mener nos enquêtes sur différents terrains, nous avons élaboré trois clefs conceptuelles pour parvenir à faire sens de données qui s'annonçaient riches et disparates et rendre possible une perspective comparative systématique. Notre premier point d'appui était celui de la transgression, entendue dans un sens très large (de choquer le chaland à enfreindre la loi), qui offre aux jeunes les appuis nécessaires à la fabrique de leurs identités, à l'expression de leurs visions du monde et à la recherche d'une place dans des sociétés de plus en plus urbaines et interconnectées. Le deuxième, la régulation, nous permettait d'examiner les conséquences de ces pratiques transgressives et de ces appropriations spatiales des jeunes sur la gouvernance des espaces publics urbains: les autorités locales connaissent-elles bien les pratiques des jeunes dans les espaces publics? Que font-elles de leurs revendications et de leurs besoins spécifiques? Notre troisième point d'appui s'est construit dans des approches de recherche participative sur l'ensemble des terrains d'enquête. Une recherche participative consiste essentiellement en la mise en place d'un dispositif d'enquête et de diffusion attentif aux rapports de pouvoir, à la reconnaissance des savoirs des personnes participantes, et dont les résultats sont utiles à celles et ceux qui sont les sujets de la recherche (Amiraux, Boudreau, Demoulin, 2022).

---

<sup>2</sup> <https://tryspaces.org>

Les quatre récits qui composent cet ouvrage sont issus de ce travail collectif et collaboratif. Ils s’ancrent dans des arrondissements bien différents de Montréal, l’une des quatre villes du projet. Nous y avons observé comment les jeunes se comportent dans les espaces publics sous plusieurs angles, mais en restant toujours guidées<sup>3</sup> par l’aspiration à comprendre l’ordre social, c’est-à-dire les normes qui encadrent et régulent les comportements et les contacts sociaux des jeunes personnes, orientent leur conduite. Nous avons donc scruté des situations d’interactions et de coprésence physique entre semblables, dans des lieux publics, en écho à la tradition de l’écologie urbaine développée, à la suite de Georg Simmel, par les sociologues Robert E. Park, Ernest Burgess, Louis Wirth et Roderick D. McKenzie à Chicago au début des années 1920 (Grafmeyer, Joseph, 1979).

L’observation de la ville part de l’idée que celle-ci n’est pas seulement une réalité physique, mais un état d’esprit, un ordre moral. Elle s’incarne dans des mobilités, des présences, des distances et dans tout un faisceau de relations entre les gens qui la traversent, qui l’habitent. La ville est alors un espace de rencontres entre anonymes. L’écologie urbaine à Chicago dans les années 1920 regarde aussi avec attention les mécanismes de régulation qui enserment certains comportements (déviant ou non) et finissent par soutenir la reproduction de certaines ségrégations entre quartiers mais aussi entre types de publics. Ramenée au Montréal contemporain et aux populations que nous avons suivies, la régulation ne passe pas toujours par une surveillance explicite ou la présence de la police. Elle peut prendre la forme, plus discrète, d’une pancarte interdisant de flâner, encadrant l’âge des usagères et usagers d’un mobilier urbain, empêchant, finalement, de se tenir là où on le souhaite. La transgression s’est d’ailleurs davantage révélée sous forme d’inadéquations à des attentes, de présence décalée, que de disruptions de l’ordre établi.

Observer des interactions qui se déroulent sans anicroche ne signifie pas que les rapports sociaux de race, et par extension de classe ou de genre, cessent de teinter les liens entre individus. On le voit implicitement dans le chapitre sur les adolescentes de Pointe-aux-Trembles; on le note discrètement à la fin du dernier chapitre, dans le rapport différencié de ceux et celles qui se dispersent à l’arrivée des policiers en peine de vider le parc des derniers badauds. On remarque plus explicitement les

---

<sup>3</sup> Pendant les six années, seuls trois chercheurs ont ponctuellement participé au projet, deux à la phase de cueillette des données, un à la corédaction des textes finaux, d’où l’emploi du féminin majoritaire. Du côté des participants et participantes, les genres étaient beaucoup plus variés.

effets invisibles de ces rapports de pouvoir dans le premier chapitre, qui nous fait suivre un jeune de Montréal-Nord. Grand analyste des relations interraciales dans les États-Unis, Elijah Anderson a regardé se déployer les « canopées cosmopolites » à Philadelphie, sous lesquelles, à distance de la ségrégation raciale et de la *color line*, des interactions entre Noirs et Blancs s’accomplissent pour un temps sans ambages, dans la civilité, la courtoisie et la bonne volonté, dit-il. Jusqu’à ce que surgisse ce qu’il appelle un « *nigger moment* », c’est-à-dire des gestes ou des propos qui, volontairement ou non, ramènent la personne noire à une condition d’inférieure en raison de sa couleur de peau. La position sociale de l’individu, son droit à passer sous la canopée cosmopolite s’effacent devant cette condition. Pour Anderson, ces « moments » replacent au premier plan la ligne de fracture raciale fondée sur la couleur de peau, centrale aux États-Unis, et souvent invisible à l’observation. À Montréal, dans le bucolique parc qui borde la rivière des Mille Îles, rien de spectaculaire ne semble se produire, à première vue. Des jeunes sont en train de réaliser un projet photo, des policiers viennent leur demander la raison de leur présence et, dans cette brève interaction, se joue un de ces moments de violence symbolique qui ramène ces jeunes gens racisés à un fait : ils sont un peu trop au sud de leur quartier, leur présence n’est pas souhaitée hors de ce qui est perçu (ici par les policiers et les habitantes et habitants du quartier qui composent le 911) comme leur territoire légitime, c’est-à-dire leur lieu de résidence.

Les sciences sociales regardent aussi l’espace urbain comme un milieu où émergent des formes d’actions conjointes qui ne donneront pas nécessairement lieu à des collectifs organisés, mais qui, par une expérience partagée, permettent de faire, parfois très fugacement, l’expérience d’un corps commun. C’est ce qu’expliquent les consommateurs et consommatrices de champignons hallucinogènes rencontrés dans le troisième chapitre, ou ce que disent vivre les femmes ou les adolescentes dans les parcs lorsque la nuit tombe. Cette expérience de ne pas être le seul ou la seule à être concernée par ce qui se joue advient sans qu’on ne l’ait anticipé, et disparaît dès que la situation d’interaction cesse.

Pour conduire nos enquêtes, nous avons conçu des outils de collecte des données adaptées à nos questionnements, à nos terrains, aux partenaires de nos projets. Certaines de ces méthodes ont d’ailleurs été développées en étroite collaboration avec les jeunes, comme à Montréal-Nord ou encore à Pointe-aux-Trembles. Les consommateurs et consommatrices de champignons ont également discuté avec

la chercheuse des meilleures situations pour conduire les entretiens. Nous avons principalement mobilisé deux méthodes: l'observation et l'entretien. L'observation, longtemps peu, voire pas, enseignée dans les cours de méthodologie des sciences sociales, connaît un regain notable depuis une vingtaine d'années avec l'intérêt croissant pour les démarches ethnographiques. Elle constitue une technique de collecte des données très féconde quoique exigeante. Elle requiert de la patience, une tolérance à l'ennui, et, fondamentalement, beaucoup de curiosité pour autrui, ces anonymes avec lesquels nous n'avons aucun lien d'interconnaissance et qui, souvent, font des choses pour lesquelles nous n'avons pas toujours d'affinités. Elle est aussi extrêmement exigeante en ce qu'elle implique une description minutieuse et soignée, conçue comme une première étape de l'analyse. Il s'agit de remarquer des détails, de prêter attention aux changements, à leurs effets, de s'assurer de la récurrence de certains gestes, de les corrélérer avec les observations de la veille ou de ce qu'on relèvera le lendemain, de les croiser avec des variables aussi diverses que le moment, la luminosité, le genre des individus, celui des personnes alentour, etc. Une attention aux petites choses dont l'illustratrice Alexandra Dion-Fortin rend compte avec délicatesse et poésie.

L'entretien, quant à lui, est une méthode à la fois plus classique et mieux connue du large public, notamment parce que d'autres professions, comme le journalisme, l'utilisent également. Dans notre cas, ces entretiens semi-dirigés ont toujours été conduits après nos observations. Nous avons ainsi échangé avec quelques-unes des adolescentes, avec certaines des personnes observées dans les parcs la nuit, avec l'ensemble de celles qui prenaient part à l'enquête de Montréal-Nord et à l'étude sur la consommation de champignons magiques. L'observabilité de ce qui se passe en ville reste bien sûr d'échelle et d'accès variables, en fonction du lieu, du moment, des gens impliqués, et les entretiens nous ont permis d'affiner certaines choses. La démarche d'accompagnement que la chercheuse Mélissa Moriceau a réalisée auprès des consommateurs et consommatrices de «mush» (contraction de *mushrooms*, champignons en anglais) fait écho, même si elle n'a pas conçu initialement l'enquête de Montréal dans cette filiation, à l'initiative de Janet Clark (de son vrai nom Marilyn Bishop). Becker et Cefai (2019) racontent que celle-ci a donné une série d'entretiens à Howard Becker, sociologue américain récemment décédé, dont les nombreux ouvrages font autorité sur les questions de déviance et de représentations sociales. Becker a recueilli, à l'époque, les récits de toxicomanes dans la suite de ses entretiens avec des fumeurs de marijuana dans les années 1950, rassemblés en 1961



dans *The Fantastic Lodge: The Autobiography of a Girl Drug Addict*, et raconte les *trips* et les descentes de consommatrice de substances variées (morphine, marijuana, héroïne) de Marilyn Bishop. Ces travaux résonnent, par la voix de Becker (Becker, Cefai, 2019), avec ceux d'Alfred Ray Lindesmith qui, dès 1947, avait proposé une approche compréhensive des addictions aux opiacés pour souligner le rôle de l'environnement dans l'acquisition des comportements addictifs.

À la différence des recueils de témoignages comme celui de Becker, les chapitres qui suivent ne donnent pas systématiquement accès aux voix des individus mis en scène : si on privilégie le point de vue interne dans les chapitres sur Montréal-Nord et sur les psychotropes, qui reprennent le contenu des entretiens et des observations participantes, dans les deux autres chapitres, le point de vue externe de l'observation donne à expérimenter cette lecture de l'ordinaire à laquelle se sont livrées les équipes de recherche. Mais quelle que soit la perspective, les quatre récits du livre rendent compte de moments de honte et d'embarras ; ils restituent les épisodes de colère ou d'humour qui permettent de se sortir de la gêne que l'on peut ressentir devant ses propres limites, comme les adolescentes dans le parc ou le jeune homme de Montréal-Nord.

Ce qu'enseigne notre enquête, c'est d'abord que les gens ordinaires maîtrisent leurs territoires et mobilisent incessamment des compétences très fines pour faire face à ce qui leur arrive. Les compétences qu'ils et elles ont développées sont nombreuses, en matière d'insécurité, notamment — du code vestimentaire des jeunes femmes aux stratégies d'évitement des contrôles policiers des jeunes garçons. Tout cela ne s'enseigne pas vraiment : les personnes observées ont appris à habiter leur ville en y déambulant, en décodant le code moral des espaces traversés, parfois en les adoubant, parfois en les défiant. C'est par exemple leur mobilité qui dote les adolescentes de la capacité de savoir quoi faire en fonction de l'heure et du genre de leurs rencontres, comment se tenir et se vêtir. « La porosité des espaces urbains, le chevauchement des audiences qu'une ville produit naturellement contraignent ceux qui y vivent à ségréger leurs rôles et à développer une compétence culturelle particulière à changer de code », disait fort justement le sociologue Isaac Joseph (Joseph, 2007, p. 313).

L'expérience est située et l'usage est circonstancié. L'espace public est un espace sensible, qui déploie une écologie de la visibilité et de la mobilité. Dans Montréal-Nord, le récit montre à quel point la mobilité ne se réduit pas à un simple déplacement mais

repose sur des savoirs et des compétences qui assurent la maîtrise des territoires, une capacité à mobiliser au besoin des réseaux, à s'ajuster à son environnement, cognitivement ou corporellement, en traversant un boulevard ou en sortant d'un parc la nuit tombée. Cette maîtrise des territoires révèle aussi d'autres capacités comme celle de jauger adéquatement sa distance à autrui. Dans l'espace urbain se jouent ainsi toutes sortes de disputes, de rivalités, indexées sur le genre, sur l'origine sociale, sur l'appartenance ethno-raciale (réelle ou supposée) et sur l'intersection de ces variables et de bien d'autres encore. Nos quatre récits soulèvent aussi la question de l'accessibilité de la ville, en mettant le doigt sur le confort ou l'inconfort des usagers et usagères, un confort physique, cognitif et, ajoutera-t-on après lecture des récits qui suivent, émotionnel. Rendre les villes accessibles ouvre aussi une réflexion sur les catégories avec lesquelles nous pensons l'urbain (Joseph, 2007) et sur notre capacité à la traduire en équipements et services, en ressources à disposition des publics variés qui traversent et cherchent une place, leur place, en ville.

La ville est donc tissée de pratiques, de savoir-faire qui nous sont étrangers car nous n'avons pas nous-mêmes besoin de les mobiliser dans notre quotidien. Parce que nous ne nous sentons ni visés par un panneau interdisant de flâner ni concernés par celui qui rappelle l'âge limite d'un module de jeu. Parce que nous pensons naturellement avoir le droit de changer de quartier, de nous asseoir sur un banc, d'utiliser l'espace public. Parce que nous ne faisons pas partie des personnes concernées, tout simplement. La prochaine fois que vous passerez devant un parc, que vous croiserez des adolescentes assises sur un banc «à ne rien faire» ou des Autochtones à une intersection de rues au centre-ville, vous les regarderez peut-être avec une toute autre attention.

## Références

Amiraux, V., Boudreau J.-A. et Demoulin, J. (dir.). (2022). La recherche à plusieurs voix: effets et défis de l'approche participative. *Sociologie et sociétés*, 54(2).

Anderson, E. (2011). *The Cosmopolitan Canopy: Race and Civility in Everyday Life*. W.W. Norton & Company.

Goffman, E. (2013 [1963]). *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*. Economica.

Becker, H. et Cefai, D. (2019). A-t-il jamais existé un modèle de l'étiquetage? La déviance comme problème social dans les années 1960, *Sociologie et Sociétés*, 51(1-2), 277-320.

Duneier, M. (1999). *Sidewalk*. Farrar, Straus and Giroux.

Jacobs, J. (2006 [1961]). *Déclin et survie des grandes villes américaines*. Parenthèses.

Grafmeyer, Y. et Joseph, I. (éd.) (1979). *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier (Champ urbain).

Joseph, I. (2007). *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Economica.

Mills, C. W. (2006 [1959]). *L'imagination sociologique*. La découverte.



# C'EST PAS MON MONDE

## Promenade sur Gouin

Chakib Khelifi, Violaine Jolivet et Célia Bensiali-Hadaud

Ça veut dire quoi, exactement, connaître son quartier? Pour les jeunes de Montréal-Nord, c'est le fruit des compétences acquises en grandissant: maîtriser les endroits à occuper ou à éviter, savoir comment se comporter pour se conformer aux codes selon les lieux, l'ambiance générale et les gens qu'on côtoie...





### Jasmin, 24 ans

Jasmin habite à Montréal-Nord depuis son enfance, il y vit toujours chez sa mère. Il adore le dessin et poursuit son baccalauréat en urbanisme à l'UQAM.

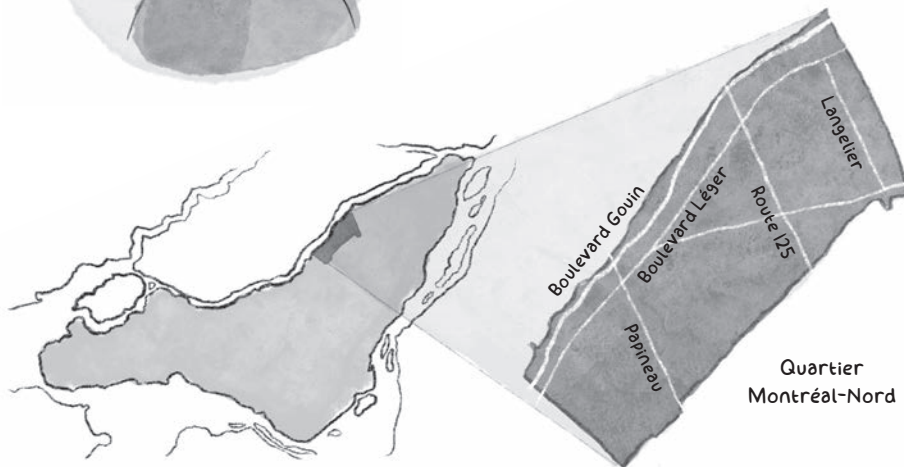
### Mehdi, 25 ans

Mehdi est arrivé à Montréal-Nord avec ses parents, il habite dans un petit appartement qu'il partage avec sa mère et ses sœurs. En plus de ses études au cégep, il cumule les petits boulots et travaille comme gardien de nuit.



### Rami, 23 ans

Rami finit sa formation professionnelle au Centre Louis-Fr chet te, mais ce qui le passionne, c'est la musique. Il compose et rape avec plusieurs amis du quartier.



 le de Montréal

Quartier  
Montréal-Nord



De Montréal-Nord à Pointe-aux-Trembles, du milieu du jour aux petites heures de la nuit, une équipe multidisciplinaire de recherche a observé des jeunes de tous âges évoluer dans les parcs de Montréal. Géographes, sociologues, anthropologues et spécialistes en études urbaines ont essayé de comprendre ce qui guide intuitivement leur comportement dans l'espace public et de mettre le doigt sur leurs pratiques et leurs savoir-faire dans la ville. Pourquoi ces usages sont-ils si souvent perçus — du moins dans les discours politiques et médiatiques — comme une transgression des normes sociales ? Quatre récits illustrés, issus d'enquêtes réalisées dans le cadre du projet international TrySpaces, tentent de répondre à la question.

### **Collection « Enquêtes scientifiques »**

Une enquête est une démarche qui concerne l'ensemble des disciplines universitaires. Étapes et processus de fabrication des savoirs, gestes et décisions, essais et erreurs, expériences, discussions entre pairs, mais aussi instruments, matériaux, lieux qui participent à la recherche. En donnant à voir la réalité du travail de recherche, la collection « Enquêtes scientifiques » met en lumière le rôle des travaux scientifiques dans la compréhension de notre monde en ébullition.

Sous la direction de  
Valérie Amiraux et Laurence Monnais

